

J E A N - P I E R R E T R É P A N I E R

# L'Affaire Brenner

ROMAN POLICIER



LES ÉDITIONS

Sémaphore


DU MÊME AUTEUR

*Le Sauvage blanc*, Saguenay, Éditions JCL, 2004

*Colomia*, Montréal, Éditions Sémaphore, 2007

# L'Affaire Brenner

Les Éditions Sémaphore  
3962, avenue Henri-Julien  
Montréal (Québec)  
H2W 2K2

 514 281-1594

info@editionssemaphore.qc.ca  
www.editionssemaphore.qc.ca

ISBN : 978-2-923107-22-6 (PAPIER)

ISBN : 978-2-923107-70-7 (PDF)

ISBN : 978-2-923107-71-4 (EPUB)

© Les Éditions Sémaphore et Jean-Pierre Trépanier, 2012

Dépôt légal : BAnQ et BAC, premier trimestre 2012

Diffusion Dimedia  
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde  
www.librairieduquebec.fr/

*Couverture :*

Marie-Josée Morin  
m-j.morin@entrep.ca

*Éditions électroniques :*

Jean Yves Collette  
jycollette@vertigesediteur.com

J E A N - P I E R R E T R É P A N I E R

# L'Affaire Brenner

ROMAN POLICIER

 LES ÉDITIONS  
**Sémaphore**



... à *Esse*...





*J'ai marché dans la ville  
J'ai erré dans les rues et sur les places  
Partout j'ai cherché le bien-aimé de mon âme  
Je ne l'ai point trouvé*

LE CANTIQUE DES CANTIQUES



**LES PREMIÈRES ÉTOILES** étaient déjà visibles lorsqu'il monta dans sa voiture. Le soir commençait à bleuir tandis que les arbres viraient au noir. Les feuillages alourdis par l'humidité retombaient mollement. On n'était qu'en avril, et pourtant la moiteur avait sévi toute la journée. Elle commençait à peine à se dissiper.

Darmont démarra le moteur, alluma les phares et passa la première. La voiture s'ébranla, doucement. C'était le moment qu'il préférait pour rouler, alors que ce n'était plus tout à fait le jour et pas encore la nuit. Cela lui donnait l'impression qu'un doux mystère planait au-dessus des choses. Une grande partie de la journée se détachait doucement pour partir à la dérive, comme un navire mal amarré, emportant avec elle son lot de tracas et de soucis. On dit de cette heure qu'elle se situe entre chien et loup. Cette image lui plaisait. Si on pouvait deviner les silhouettes, on ne pouvait plus distinguer les individus. Il lui était alors possible de réfléchir à son aise et de se laisser aller à une rêverie productive. Les idées lui semblaient plus claires, plus lumineuses, comme si elles prenaient place d'elles-mêmes au sein de la vaste constellation des étoiles.

Et c'était précisément là, le plus souvent, que le policier trouvait, sinon une solution à un problème, à tout le moins une piste, une indication, et cela sans grand effort, juste à laisser vagabonder son esprit. Les choses prenaient tout leur sens. Ce qui avait paru obscur l'instant d'avant devenait clair. Les éléments d'enquête, analysés depuis des heures sans succès, s'accrochaient maintenant les uns aux autres, de façon naturelle. Il s'était creusé la cervelle inutilement, il avait buté sur les mêmes problèmes. Il avait tenté vainement de faire des rapprochements. Mais comment rapprocher les faits quand il n'y a que quelques éléments disparates ? Et voilà que tout à coup, en ne tentant rien, en laissant les choses s'ordonner par elles-mêmes, la solution apparaissait là, toute proche. Il aimait cette heure où l'individu se retrouve seul devant l'infini. Il aimait, par-dessus tout, cette sensation où tout devient possible. Il ne fallait rien précipiter, ne rien tenter, ne pas se laisser encombrer par

les constructions de l'esprit, mais demeurer le spectateur attentif et ouvert à toutes choses. Comme par magie, les pièces du puzzle allaient s'assembler ; bientôt, une image allait se former et tout deviendrait clair. Il fallait laisser le temps agir, et surtout ne rien brusquer, de peur de tout perdre.

Il poussa le bouton du lecteur CD. Il avait une préférence pour la musique classique. Bach surtout. Il poussa à plusieurs reprises sur le bouton pour atteindre la plage numéro huit. Les premières notes jaillirent. Il lui semblait que Bach avait inventé le monde, que sa musique était à l'origine de la création universelle. Par la fenêtre entrouverte, chaque note, lancée dans la nuit, faisait naître les étoiles par dizaines de milliers. Et c'était lui, au volant de sa voiture, qui éclairait la nuit en dispersant dans le ciel une traînée de diamants. En écoutant cette musique, il avait l'impression,

à sa manière, de participer à la naissance du monde, un monde incompréhensible et vaste qui s'éteignait et se recréait continuellement. L'ordre naissait du chaos, la lumière surgissait des ténèbres. Dès les premières mesures, un dialogue envoûtant, quasi amoureux, s'établissait entre le soprano et la basse. « *Komm mein Jesu, Komm mein Jesu, und erquickte.* » La voix du jeune garçon était diaphane et limpide, on aurait dit un oiseau planant très haut, au-dessus des mers et des mondes. « *Ja, ach ja, ach ja.* » Et la basse, chargée de puissance et de détresse, répondait, des profondeurs mêmes de la terre. « *Nein, ach nein, ach nein.* »

La route était pratiquement déserte depuis qu'il avait dépassé les limites de la ville. Il faisait presque nuit à présent. Il emprunta une route secondaire, une route de campagne qui traversait un boisé. Cela lui semblait interminable. Il avait hâte de rentrer maintenant. Les arbres étaient noirs, petits, rabougris, serrés fortement les uns contre les autres. Malgré l'heure avancée, il ne se sentait pas fatigué. Il avait juste hâte de rentrer. Normalement, il aurait dû quitter le bureau plus tôt, mais il avait assisté à une réunion qui s'était terminée plus tard que prévu. Toujours la même histoire. Diminution de budget à l'horizon. Le mot d'ordre était à la restriction. Il fallait limiter les dépenses. Rien de neuf dans tout cela. Comme il commençait à se faire tard, il lui avait semblé préférable d'attendre que l'heure de pointe soit passée avant de quitter la ville. Il avait prévenu Martha. Demeuré seul au bureau, il en avait profité pour lire

encore et encore les mêmes notes, oubliant l'heure, même s'il était inutile de s'acharner de la sorte. De guerre lasse, il s'était résigné à rentrer. Maintenant il se sentait bien. Il ne pensait plus à rien. La musique lui procurait une douce euphorie. Au fond, pourquoi se presser ? Autant profiter pleinement de cette impression de plénitude.

Son métier consistait à lire des dossiers, à réunir des faits, à analyser, à comprendre. Mais comment deviner les intentions des criminels, comment prévoir leur prochain geste, et surtout comment intervenir avant qu'il ne soit trop tard ? Comme c'était trop souvent le cas, il avait l'impression de tourner en rond. L'une des enquêtes dont il était chargé s'était avérée beaucoup plus complexe que prévu. Trop d'éléments manquaient. Les pistes ne menaient nulle part. Pourtant l'expérience lui avait appris que même dans une situation en apparence inextricable, une réponse toute simple pouvait être là, à portée de main, si près qu'on ne la voyait pas.

Mais comment faire les bons liens entre des événements aussi différents à première vue, quelle lecture peut-on faire à partir de données aussi disparates ? En somme, quelle interprétation donner à tout cela ? Darmont était un homme posé, réfléchi, en toutes circonstances il aimait bien garder les pieds sur terre. Les crimes en apparence insensés sont toujours, lorsqu'on y regarde de près, l'aboutissement d'une suite d'événements logiques. Le pire des criminels, le plus pervers, le plus dépravé ne frappe jamais au hasard. Il suit une démarche rationnelle, du moins selon son propre point de vue. Il faut en arriver à marcher dans ses pas, se disait-il. Il faut voir avec ses yeux.

Des phares l'aveuglèrent un instant. Puis la route redevint toute noire. Cela l'avait tiré de sa rêverie. Il avait maintenant hâte d'arriver. Il avait envie d'une bière. Il avait soif. Une bonne bière froide. Il avait envie d'enlever ses souliers et de relaxer. Il sourit. Qu'était-il donc devenu ce jeune policier sportif et ambitieux qui avait séduit Martha ? Deux années de suite il avait remporté le titre du meilleur compteur de son équipe de hockey. Il avait gravi les échelons pour devenir inspecteur de police. Il avait travaillé fort pour cela. On l'appréciait. On le savait méthodique et consciencieux. Mais il avait peine à se reconnaître aujourd'hui. C'était donc lui, parvenu aux abords de la cinquantaine, ce petit bourgeois qui rêvait à ses pantoufles ? Il voulut sourire à nouveau. Mais son

visage se figea aussitôt. Une masse noire était apparue sur le côté. Il donna un brusque coup de volant pour l'éviter. Un homme ? Que faisait ce piéton, sur une route déserte, en pleine nuit ? Il tenta de l'apercevoir dans le rétroviseur, mais il ne vit rien d'autre qu'un rideau de ténèbres. Il avait dû se tromper. Ce pouvait être un cerf. Ou un grand chien errant. Il n'en était pas certain. Avait-il vraiment vu quelque chose ou bien avait-il simplement imaginé cela ? Peut-être s'était-il endormi, un bref instant ?

C'était possible. Il avait dû fermer l'œil un court moment. La voiture avait légèrement dévié de sa trajectoire et lorsque le pneu avant droit avait touché le gravier, cela l'avait brusquement ramené à la réalité. Il valait mieux demeurer vigilant et ne plus se laisser distraire par de telles chimères.

Lorsque lui et Martha avaient, l'an dernier, fait le choix de vivre à la campagne, il savait qu'il aurait à faire ce long trajet tous les jours. Il ne prendrait pas sa retraite avant six ans, peut-être sept. Il avait hésité au début, lui qui avait toujours habité à moins de vingt minutes du centre-ville. Mais la petite maison de campagne, dans un coin retiré, c'était un vieux désir qu'ils partageaient depuis longtemps. Ils en avaient discuté longuement et s'étaient enfin décidés. Elle se voyait, en automne, préparant les conserves et lui fendant les bûches en prévision de l'hiver. Et comme il le disait souvent, il ne fallait pas attendre d'être mort pour réaliser ses rêves. Il fallait le faire quand on était encore bien vivant. Son intérêt pour la musique classique avait sans doute compté dans la décision définitive. L'œuvre de Bach était colossale. Il pourrait l'explorer tout à son aise, chaque soir, sur le chemin du retour. Le matin, il préférait écouter les nouvelles. Le matin n'est pas propice à la contemplation. Les dernières déclarations politiques, les fermetures d'usine, les crimes, les incendies majeurs, les prévisions de la météo, c'était sa façon de se retremper quotidiennement dans la réalité de la ville.

Zut ! se dit-il. Il avait oublié les blancs de volaille. Martha lui avait demandé de s'arrêter au marché Guimond en passant et de lui reprendre des blancs de poulet. Tant pis. Il était trop tard pour faire demi-tour.

La fatigue le gagnait. Il regardait droit devant, s'efforçant de garder les yeux grands ouverts. Il tenait fermement son volant. Les phares creusaient la nuit comme s'il s'était engagé dans un tunnel sans fin. Il n'avait plus croisé de

voitures depuis un moment déjà. Un bref instant, très bref, il crut à nouveau voir un homme au bord de la route. Mais non, ce n'était qu'une ombre. Un bosquet. Il n'y avait rien, rien d'autre que la nuit qui s'ouvrait et se refermait aussitôt sur lui. Il ressentait une douleur au bas de la nuque, une douleur vive qui était apparue quelques semaines plus tôt et qui se manifestait de façon intermittente. Il porta sa main droite à son cou pour masser doucement l'endroit où cette sensation douloureuse se faisait sentir de façon plus intense. Cela était sans doute dû à toutes ces heures passées à lire des rapports ennuyeux sur un écran d'ordinateur. Le massage lui fit du bien. La douleur s'était atténuée. Il prendrait un bon bain en arrivant à la maison. Voilà ce dont il avait besoin.

Le pare-brise éclata. Cela fit un bruit d'enfer. Une main d'acier lui empoigna la gorge. Quelque chose de lourd, une masse métallique, poussait contre sa cage thoracique. Une pression terrible se fit sentir sur toute la longueur de son corps. Il voulut bouger la main, saisir son revolver, mais il n'y arrivait pas. Quelqu'un la retenait prisonnière. Il aurait aimé protester, dire qu'il n'était pas d'accord, mais pas un son ne sortait de sa bouche. Il ne pouvait voir ni leurs mains ni leurs yeux, il savait pourtant qu'ils étaient là. Ils devaient être nombreux. Personne ne se souciait de lui. Ils lui faisaient mal, mais cela leur importait peu. Il se sentait fatigué. Une grande lassitude l'envahit. Il devait rêver. Il lui suffisait de se réveiller pour que tout rentre dans l'ordre. Martha l'attendait. Il n'avait pas perdu le contrôle de sa voiture. Il n'avait pas quitté la route. Non, ce serait trop bête, se dit-il. C'était impossible.

Malgré ses efforts, il ne put ouvrir les yeux. Les notes de musique s'éloignaient les unes des autres, comme les perles d'un collier rompu. Elles s'échappaient par la fenêtre, chacune animée d'une vie propre, indépendante. Il aurait aimé les retenir. Les notes de Bach se dispersaient dans l'immensité du ciel, en une gerbe d'étincelles, puis elles s'éteignaient une à une. Bientôt, il ne ressentit plus de douleur. Il remarqua qu'il n'y avait plus de bruit non plus. Il n'y avait plus rien. Rien que le silence et la nuit.



Jonathan Neuville reçut un courrier de l'administration centrale. On lui offrait une promotion. Il devait répondre dans les plus brefs délais. Lui et Maude en discutèrent brièvement. Même s'ils se sentaient bousculés par les événements, il n'était pas question de laisser passer cette chance. Son patron se montra compréhensif et ne fit pas de difficultés à lui accorder son congé. Il lui promit de protéger son poste le temps de voir si Jonathan se plairait dans ses nouvelles fonctions. Puis tout s'enchaîna très vite. À peine avait-il accepté l'offre qu'une réponse lui parvenait. Il était attendu dès le lundi suivant. La valise fut vite bouclée. Maude lui avait déniché, non sans peine, une chambre convenable, dans le seul hôtel de la métropole dont les tarifs n'étaient pas trop exorbitants.

Il partit en fin de matinée, le dimanche, après avoir embrassé Maude et William. La route était longue et il ne voulait pas arriver trop tard, de façon à pouvoir relaxer un peu et être frais et dispos pour sa première journée. Il trouva l'hôtel facilement. Il se mit au lit assez tard, malgré cela le sommeil tarda à venir. Trop de choses se bouscuaient dans sa tête. Le lendemain, il se leva tôt, fit sa toilette et déjeuna de céréales et d'un café. Avant de quitter sa chambre, il vérifia soigneusement sa tenue, ajusta son nœud de cravate, s'assura que son complet n'était pas froissé.

En moins de vingt minutes, il était sur place. Il rangea sa berline devant le grand bâtiment rectangulaire. Ce n'est pas un hasard s'il y avait une place de libre à cet endroit. Peu de gens osent se garer devant un commissariat de police. Il s'empara du porte-documents posé sur le siège avant et sortit. En contournant sa voiture, il remarqua, non sans un certain agacement, une minuscule égratignure sur le montant, près du pare-brise. Les égratignures étaient toujours plus apparentes sur les voitures de couleur foncée. Maude aurait préféré quelque chose de plus vif, de plus joyeux. Une voiture bleue ou même rouge ne lui aurait pas déplu, mais ils avaient finalement opté pour le noir. Cela convenait mieux avec ses fonctions, lui semblait-il.

Il s'adressa à la jeune fille à l'accueil qui le fit patienter quelques instants. Elle l'invita à s'asseoir, mais il préféra rester debout et marcher un peu. Il en profita pour jeter un œil au présentoir accroché au mur, un grand panneau sous verre, tapissé de velours noir, sur lequel on avait disposé des photos de policiers



morts en devoir. Certains paraissaient très jeunes, d'autres étaient en fin de carrière, mais tous avaient quelque chose en commun, lui semblait-il. Quelque chose de carré et de volontaire dans la mâchoire. Il baissa la tête, en signe de sympathie pour tous ces malheureux, se demandant s'il était observé par la jeune réceptionniste. Désireux de s'éloigner au plus vite de cet endroit, il se dirigea vers une autre vitrine, plus spacieuse, où étaient exposés des trophées sportifs soulignant des victoires dans des tournois de hockey, de ballon-balai, de quilles et de balle-molle.

Le commissaire Étienne Boniface était entré sans se faire annoncer. Grand, costaud, chauve. Et pressé.

— C'est vous, Neuville ? lança-t-il sans préambule. Boniface ! Il lui donna une solide poignée de main et lui dit simplement : « Par ici. » Neuville, accroché à ses talons, le suivit tant bien que mal, s'arrêtant quand il s'arrêtait, reprenant la course lorsque le commissaire repartait. Le jeune inspecteur pressait le pas, tout en essayant de garder le dos bien droit. Il n'y pouvait rien. Toute son enfance, on lui avait répété qu'il fallait se tenir droit. Aussi, tout paraissait un peu rigide chez lui. Il avait continuellement l'air emprunté. Il avait suivi le commissaire jusque dans une vaste pièce, sans doute le bureau principal. Il ne savait pas s'il devait refermer la porte derrière lui. Ça sentait l'orange. Quelqu'un devait être en train d'en peler une. Il ne voyait rien. Il n'apercevait que le large dos de son nouveau patron. Il entendait les bruits habituels d'un bureau en pleine activité. Des éclats de voix, des sonneries, des conversations téléphoniques, le cliquetis des claviers d'ordinateur, les exclamations pour un café trop chaud, pour une pile de dossiers renversés. Le va-et-vient habituel d'un commissariat de police. Il devait être normal, pour les employés, de voir entrer le patron en coup de vent, car chacun continua à vaquer à ses occupations, comme si de rien n'était.

— Voici l'inspecteur Neuville, lança à la volée le commissaire. C'est lui qui remplacera Darmont.

Tout mouvement cessa. Au nom de Darmont, les regards s'étaient levés pour se porter sur le nouvel arrivant. Neuville se sentit d'un seul coup jugé, soupesé, évalué par toutes ces paires d'yeux tournés vers lui. C'était donc cela le nouveau, semblaient-ils se dire unanimement ? Il croyait sans doute qu'il lui suffisait

d'être rasé de près, de sentir l'eau de toilette, et de porter un costume bien coupé pour remplacer Darmont ? Ce devait être un de ces jeunes ambitieux, bardés de diplômes, forts en théorie, capables de réussir tous les examens et d'obtenir les meilleurs postes, mais nuls dans la pratique. Il lui sembla que tous ces regards exprimaient une forme ou une autre de déception ou dans le meilleur des cas, un sérieux doute sur ses compétences.

Le commissaire Boniface ne perdait pas de temps. Il détestait perdre du temps. Tout en marchant, il fit les présentations. Il désigna, se tournant tantôt vers la gauche, tantôt vers la droite, des enquêteurs, des chercheurs, des secrétaires, des sergents de police. Neuville s'efforça d'abord de retenir tous ces noms, mais tout allait trop vite, et il préféra abandonner. Il se contenta de noter quelques impressions. Une cravate horrible pour l'un, des sourcils broussailleux pour l'autre, un nez épaté pour le troisième.

— Les inspecteurs Chancelois, Gasse et Ronet. Et voici Constance.

Elle doit être myope comme une taupe, se dit Neuville, en approchant du bureau de la jeune femme. Ses yeux bleus étaient magnifiés à outrance par de grosses lunettes rondes, à montures noires, dont les verres avaient l'épaisseur d'un doigt, le tout posé sur un tout petit nez humide, qui surplombait une jolie bouche en forme de cœur.

— Elle est indispensable, poursuivit le commissaire. Pour toutes vos recherches, adressez-vous à Constance. Quant à la jolie petite brune qui était à l'entrée et que j'ai oublié de vous présenter tout à l'heure, c'est Rachel, la téléphoniste.

Il traversa la pièce pour entrer dans une autre salle, plus petite, sans vérifier si Neuville l'accompagnait toujours. Il n'avait rien à craindre. Le nouvel inspecteur de police avait réussi à régler son pas sur le sien. Le commissaire lui fit signe de refermer la porte cette fois-ci. En s'exécutant, Neuville eut le temps d'entendre une secrétaire s'exclamer.

— Je le trouve plutôt mignon, pas toi ?

— Tu perds ton temps, ma belle, répondit sa voisine, une grande fille bronzée, au visage peu avenant. J'ai déjà vérifié. Marié. Un enfant.



*L'Affaire Brenner*  
de Jean-Pierre Trépanier  
composé en Jenson corps 18  
a été mis en ligne  
en juillet deux mil douze.